

# LA TRADUCTION DU CULTUREL POPULAIRE CONTEMPORAIN

## *Traducción del imaginario cultural popular contemporáneo*

Iman ELGAMAL

*Université de Monofia, Monofia, Égypte ; Université de la Princesse Nourah, Riyad, Arabie Saoudite  
cielblenegypte@yahoo.fr*

RÉSUMÉ : En tant que médiateur entre les cultures différentes, le traducteur ne peut permettre une bonne intercommunication entre les peuples qu'en déchiffrant les connotations culturelles que véhicule la langue source. Expressions idiomatiques, figements, jeux de mots ou simples clins d'œil référentiels, autant de formes contenant les traces identitaires des groupes sociaux. À mi-chemin entre tous ces segments phrastiques, des formules issues du culturel populaire égyptien sont l'objet de cette étude. Ce sont de courtes phrases que les conducteurs de taxis et de camions inscrivent à l'arrière de leurs véhicules, distinguées par une structure qui s'apparente aux figements, et comportant souvent une charge d'humour. Nous procéderons à l'analyse de leur contenu culturel ainsi que de leur composition structurale, tout en avançant des propositions de traduction avec une approche cibliste. Une distinction sera faite entre les constructions phrastiques comprenant des expressions idiomatiques, et celles de pure création de leurs auteurs.

*Mots-clés* : culturel populaire ; connotations ; humour ; figement ; expressions idiomatiques

### 1. PROBLÉMATIQUE

Une langue est porteuse de sa culture. Au sein d'une communauté, et même des divers groupes sociaux dont elle se forme, il existe toujours des référents socioculturels partagés par les membres de ces groupes et de cette communauté. L'histoire commune, le vécu social, les traditions et valeurs accumulées sont nécessairement les racines et la floraison de ces référents culturels. Ces '*représentations partagées*' sont, selon Henri Boyer, et à juste titre, « la composante essentielle d'une compétence culturelle (le cœur d'une compétence de communication), la plus difficile à acquérir pour un Etranger, parce que fonctionnant en discours sur le mode de *l'implicite codé* » (Boyer 2001, 35-36). Les constructions phrastiques que les conducteurs de taxis et de camions en Égypte trouvent plaisir d'inscrire à l'arrière de leurs véhicules datent depuis bien des années. Au commencement et pour une bonne période, ils s'intéressaient plutôt à faire figurer des pensées religieuses via des versets coraniques ou des hadiths. Vient ensuite l'intérêt à afficher des dictons et des proverbes portant sur la peur de l'envie des autres et ses méfaits. Avec le troisième millénaire et au fil des années, ces conducteurs se donnent une nouvelle image suivant le rythme et l'évolution de leur entourage. Dorénavant ce sont des messages culturels à fortes connotations, à travers lesquels ils affirment leur vécu culturel ainsi qu'une présence plus marquée au sein de la société. Si, normalement, on traduit la parole et non la langue, c'est-à-dire on traduit des sens à partir d'une situation d'énonciation et au sein d'un contexte, ces constructions phrastiques sont bien ancrées dans leur contexte non verbal perçu clairement par les passagers de même langue et culture. Notre analyse se basera sur deux grandes catégories de ces formules : la première renferme les phrases contenant des expressions idiomatiques ou des segments de figements qu'on désignera dans la suite par les semi-crétions ; alors que la seconde porte sur des créations complètes. Toutefois les deux catégories se rejoignent en deux spécificités essentielles : le sens de l'humour et la construction harmonique et mélodique propre aux proverbes. Il s'ensuit donc, d'une part, de porter une attention au transfert du

procédé humoristique propre à chaque langue et à chaque culture « dont la restitution dépasse les exigences de contenu traditionnellement attendues : moins que la traduction des mots, c'est la transposition du procédé qui importe, quitte à s'éloigner de la lettre du texte source » (Petit 2001, 310). D'autre part, il est question de proposer des équivalences en matière de figement qui ne sont pas toujours à la portée du traducteur de deux langues et cultures éloignées comme l'arabe et le français. En cas d'absence, il est au traducteur de suivre les chemins nécessaires pour offrir au public cible une équivalence avec le moins de perte possible. Une stratégie de défigement doit s'inviter pour permettre une nouvelle reconstruction figée.

## 2. ANALYSE ET PROPOSITIONS

### 2.1 *Les semi-créations:*

Le premier exemple qu'on évoquera est une phrase à base d'un proverbe très connu et très en usage : *اللي يخاف من العفريت... يعمل عيبط* /Eli yekhaf men elafrit ... yeamel abit/. La traduction littérale de cette phrase en est : celui qui a peur du fantôme... qu'il fasse l'idiot. En fait, cette semi-crédation est formée de deux parties : la première (celui qui a peur du fantôme) et la seconde (qu'il fasse l'idiot). A son tour, la première séquence forme la majeure partie d'un proverbe stipulant littéralement : celui qui a peur du fantôme, le fantôme lui apparaît. Un figement d'origine religieuse très en vogue aux temps révolus où régnaient fortement au sein des foyers toutes ces histoires de fantômes et d'esprits méchants. Une autre expression idiomatique est apparue dans le temps pour lui faire face disant : n'est fantôme que l'homme lui-même. En fait, le proverbe a été désacralisé et le sens religieux a reculé devant un sens générique désignant tout obstacle qui puisse freiner notre existence et générer notre peur. « Qu'il fasse l'idiot », la seconde séquence de l'exemple, est l'imaginaire propre au conducteur, le message personnel qu'il veut communiquer à l'autre, un message non dépourvu d'humour et d'avertissement. D'ailleurs, Amr Helmy Ibrahim définit l'humour en tant que « probablement la seule forme de joie active qui admette tout à la fois le conflit et la sympathie, la distance et l'amour, la déstabilisation et la tendresse, l'indépendance absolue du regard critique et l'attachement sans faille d'une solidarité active » (Ibrahim 2001, 148-149). L'auteur de cette semi-crédation veut prévenir les passagers qui le suivent, de manière humoristique et non agressive, de ne pas prendre trop au sérieux sa manière de conduire pour ne pas avoir des ennuis avec lui, car, apparemment, il n'aura pas le tempérament calme. Pour transférer le culturel résidant dans cette phrase, tout en prenant en considération tous les éléments syntaxo-stylistiques et phonologiques qu'elle véhicule, des compromis et des choix doivent être pris ; autrement dit, une négociation doit s'opérer « en deux temps. Le premier temps consiste à cerner la réalité désignée et à identifier l'actualisation sémique. Le second temps est consacré au choix de la solution traductologique » (Durieux 2010, 29). Report, emprunt, transposition, tous les compromis sont valables au profit d'une traduction ayant toutes les subtilités de l'original, ou presque, puisque la perte en traduction vaut mieux que de se vouer à l'intraduisibilité. Nous avons opté pour la traduction suivante : celui qui craint de souffrir...en tant qu'idiot doit agir. La première partie de la traduction est tirée d'une citation de Montaigne, devenue proverbe avec le temps : celui qui craint de souffrir, il souffre déjà de ce qu'il craint. L'idée d'avoir peur de la souffrance, de ce que peut advenir et nous rendre malheureux ou triste, fait résonance avec et le sens voulu et la composition figée dans la première partie de l'original. On aurait pu avoir recours pour la seconde partie à l'expression idiomatique : faire l'idiot. Deux causes sont à l'origine de ne pas le faire : primo, la seconde partie de l'original ne fait pas partie de la catégorie figée et idiomatique, c'est une libre invention structurale de son auteur, puisée dans le langage ordinaire. Secundo, elle n'aurait pas rempli la fonction phonologique de l'original dont les terminaisons des deux parties se répondent en sonorité.

Nous avons essayé de reproduire un effet sonore semblable chez le récepteur cible, d'où le recours à notre solution avancée avec la sonorité du 'ir' dans « souffrir » et « agir ».

Proposons un deuxième exemple autant révélateur de la problématique de la traduction de ces constructions phrastiques socioculturelles : *آخر الشقاوة... عيش وحلاوة* / akher al cha'awā<sup>1</sup> ich wi halawā/. La traduction littérale en est : la fin de la bêtise est pain et halva. Avec toujours deux parties, mais qui se répondent cette fois-ci non seulement en sonorité, mais apparemment en mesure rythmique, ou presque. En fait, la seconde partie est une expression idiomatique, périphrase désignant « être en prison » ou « visiter quelqu'un en prison » selon le locuteur. Le pain et le halva sont connus traditionnellement d'être les fournitures que les gens offraient à leurs proches emprisonnés lors de leur visite. Le terme halva puise son origine du mot arabe *halwā* qui signifie « sucrerie ». Elle est faite à base de sésame et d'huile qu'on utilisait en prison pour allumer un feu. Dans la socioculture égyptienne, l'expression s'emploie de manière humoristique pour désigner subir la prison : je t'apporterai pain et halva. Une désignation très loin d'être partagée comme telle avec un récepteur étranger. Pour rendre cette phrase accessible tout en préservant ses éléments connotatifs ainsi que stylistiques et sonores, un aménagement a eu lieu. L'expression idiomatique s'est déplacée pour figurer dans la première partie, alors que la seconde a perdu sa forme figée au profit d'une expression libre : à force de faire les 400 coups, on finit avec les menottes et l'érou. L'expression idiomatique 'faire les 400 coups' s'emploie pour désigner « faire des bêtises », « mener une vie désordonnée ». Pour l'image de la prison, on aurait pu nous limiter à la synecdoque 'les menottes', mais on aurait eu une perte au niveau de la mesure rythmique et des sonorités internes. « Érou » semblait pour nous la pièce de puzzle qui manquait. La terminaison du terme résonne de manière propice avec « coups » et son sens vient renforcer l'idée de la prison. D'après le dictionnaire Larousse, on a cette définition pour le mot érou : « Acte dressé sur un registre concernant toute personne détenue dans un établissement pénitentiaire : entrée, sortie (levée d'érou), transfèrement, etc. ».

Un dernier exemple dans cette catégorie de semi-crédations nous révélera que, même si lointaines qu'elles soient les cultures, il existera toujours des points communs dans le vécu de tous les humains. En voilà l'inscription amère d'un conducteur : *عشم مات... المعاملة خد وهات* / acham mat... al moamelā khod wi hat/ – avec la traduction littérale : espérance est morte, le traitement est donner et prendre. La seconde partie de l'exemple arabe est une expression idiomatique dont l'équivalent français s'offre aisément : 'c'est donnant, donnant'. Par contre, la difficulté réside dans la première partie : le terme 'عشم' /acham/ ne signifie pas exactement espérance. C'est un *désignateur culturel* ou un *culturème* d'après la dénomination de Michel Ballard (2005) ; c'est un terme familier pour dire qu'on espère avoir un traitement spécial avec des faveurs et courtoisie. En attribuant l'idée de la mort à ce *culturème*, le locuteur veut couper court à toute discussion avec lui basée sur cette perception. L'emploi du verbe mourir dans la semi-crédation arabe est tranchant pour barrer tout retour en arrière. Faute de manque d'équivalent, nous avons opté pour une expression idiomatique de même valeur sémantique : 'les jeux sont faits', avec son sens figuré qu'il n'y a plus rien à faire et que c'est trop tard pour changer le cours du destin. La traduction proposée serait donc : c'est vrai, les jeux sont faits... dorénavant, c'est donnant donnant. Faute de ne pas pouvoir reproduire la sonorité interne de la terminaison des deux parties en arabe, on a voulu provoquer une sonorité intérieure propre à chaque partie. De plus, le /m/ répété en arabe se voit compenser par un 'n', également répété dans la traduction en français. Nous avons voulu par nos choix diminuer tant que possible les pertes et garder au maximum la *plus-value* de la phrase, suivant le conseil de Fabrice Antoine : « la traduction doit contenir autant de valeur ajoutée que le texte d'origine – non nécessairement, bien sûr, la même et aux mêmes endroits » (Antoine 2001, 20).

---

1. L'inscription est donnée selon la prononciation en égyptien parlé.

## 2.2 Les créations complètes

Nous désignons par créations complètes les constructions et formules qui sont le fruit de l’imaginaire de leur auteur et dont la composition ne comporte ni d’expressions idiomatiques ni de figements. Dans ce cas, l’auteur de la formule a décidé de s’exprimer sans avoir recours à des expressions toutes faites, mais il a pourtant respecté les règles du jeu au niveau tant du signifiant que du signifié. Nous avons des créations rythmiques chargées du procédé humoristique et axées sur le culturel populaire. Il est temps de faire passer un exemple portant sur un des avis masculins importants sur la femme. Comme partout ailleurs, « l’humour arabe s’exerce aussi aux dépens des femmes avec des nuances suivant les époques » (Dagher 2001, 82). Et bien sûr, la première chose à évoquer en est le tempérament et la fidélité. En voici une des créations les plus frappantes : *التنين ملهش أمان... الفرامل والنسوان* / *etnen malhomch amen...el faramel wel neswan*/ – une équivalence à première vue s’offre comme suit : deux à qui on ne peut se fier, les freins et les nanas. Nous avons dans cette traduction une réussite et une perte : le terme nanas convient parfaitement au niveau de langue de son équivalent arabe ‘neswan’, c’est-à-dire, femme au pluriel. Bien que l’origine du terme source soit la langue standard *نسوة* ‘neswa’ désignant femme au pluriel, terme qui figure dans le Coran, et qui n’a pas de singulier de la même racine ; avec l’usage familier égyptien, le terme a été modifié dans sa transcription. La nouvelle forme en a résulté, désignant toujours le même sens. Son usage s’effectue surtout dans les milieux populaires. ‘Nana’ est également un terme populaire selon le Larousse désignant femme ou fille. Par contre, on n’a pas pu conserver la sonorité interne des terminaisons dans les deux parties de la création phrastique. Une autre traduction peut être avancée avec inversion de la perte et de la réussite susmentionnées. C’est un dicton marin auquel nous avons fait subir une légère modification en remplaçant le terme ‘vent’ dans sa version originale par le terme ‘freins’ : temps et *freins* et femme et fortune, changent autant comme la lune<sup>2</sup>. Nous optons pour notre première traduction pour deux raisons : la phrase source n’étant ni un proverbe ni figement, il est préférable de la transmettre sans lui ajouter une *plus-value* lexico-syntaxique qui ne lui appartient pas et qui serait une surtraduction. D’autre part, le niveau de langue du dicton français est loin de représenter la dose de familiarité et de populaire véhiculée par la création arabe.

Nous passons dans l’exemple suivant du tempérament des femmes au tempérament des hommes, et plus précisément les conducteurs des camions ; un tempérament en général aigu et nerveux, avec un sentiment de supériorité vis-à-vis des autres conducteurs. Dans la phrase suivante, l’auteur s’adresse directement à l’autre avec un ton d’ordre et d’avertissement non sans trace humoristique : *خليك هادي* / *khalik hadi mabarafch adadi* / *مايعرفش ادادي*. Nous en proposons deux traductions : la première – sois calme et réservé, je sais pas pouponner ; la seconde – sois calme et bien réservé, j’ai la tête près du bonnet. Pour la première traduction, il est vrai que le qualificatif arabe ‘hadi’ correspond à ‘calme’, nous avons ajouté ‘réservé’ pour parfaire le vouloir dire implicite de l’auteur partagé par le récepteur affranchi : la première partie de la phrase, ‘sois calme’, n’est pas une expression idiomatique, pourtant elle est courante parmi les gens et comprend les deux sens de calme et de réservation envers la situation qu’on envisage. De plus, l’ajout du second adjectif a rendu à la phrase française l’équilibre compositionnel qui existe dans l’original arabe. Pour le terme ‘adadi’, ‘pouponner’, il relève d’un emprunt bien intégré dans la langue parlée en Égypte, emprunt d’origine perse ‘dādā’, nom désignant ‘nounou’. On a inventé le dérivé verbal ‘adadi’, désignant essentiellement le fait de pouponner un bébé, et dont l’usage s’est étendu pour s’appliquer à toute relation qui fait appel à cajoler, à faire de petites attentions avec douceur. Enfin, l’omission voulue de la première partie de la négation se charge de faire passer un niveau de langue familier. Cet aspect est bien clair dans la seconde traduction avec l’expression idiomatique ‘avoir la tête près du bonnet’, locution verbale au registre familier qui équivaut à ‘se fâcher facilement’. Nous pouvons avancer qu’une compensation d’une manière ou d’une autre a été faite au niveau de l’emprunt dans

2. <https://www.mon-poeme.fr/dictons-meteo/>

l'original et l'expression idiomatique dans la langue cible. Dans les deux traductions, le maintien de l'élan rythmique et de la résonance interne a été soutenu. A cet égard, nous nous référons au dire de Ballard : « le traducteur est amené à compenser les pertes soit en substituant un équivalent soit en reportant un élément du style sur une partie du texte pour essayer de conserver le ton et le registre du texte » (Ballard 2006, 10).

### 3. CONCLUSION

Durant cette étude, nous avons proposé l'analyse de quelques exemples de ces constructions phrastiques issues du culturel populaire égyptien, et affichées à l'arrière des camions et des taxis. Une distinction a été faite entre deux catégories principales, les formules qui véhiculent une combinatoire libre et figée, et les créations de libre imagination de leurs auteurs. Une catégorisation plus minutieuse pourrait être élaborée dans un travail futur, suivant les thèmes et les procédés. Les implicites, les allusions et les connotations socio-culturelles figurent au sein de la problématique de la traduction de ces phrases. La composition au niveau des sonorités et de la forme était également au rendez-vous. Nos propositions avancées pour la traduction de chaque exemple cherchaient surtout à donner des équivalences fond et forme, de manière à rendre accessible la compréhension de ce vécu culturel populaire sans déformer sa représentation compositionnelle. De sa part, Gérard Petit trouve qu'il est difficile à un traducteur de pouvoir traduire le procédé humoristique du fait que la traduction de son *effet perlocutoire* aura besoin de bonnes connaissances dans les différentes branches de la linguistique. Nous optons pour le parti-pris de Fabrice Antoine qui, de son côté, admet la présence de pertes et de compensations, mais, pourtant, trouve que tout traducteur acceptera volontiers *une victoire partielle plutôt qu'une humiliante retraite*.

### REFERENCES

- Antoine, Fabrice. 2001. « L'humoriste et le traducteur *ou* quand la traduction s'en mêle... » in *Les mots du rire : comment les traduire ? Essais de lexicologie contrastive*. A.-M. Laurian & T. Szende (éds.) (Centre de recherche "Lexiques, cultures, traductions", INALCO). Berne : Peter Lang : 19-34.
- Ballard, Miche (éd). 2006. *La traduction, contact de langues et de cultures : Volume 2*. Artois : Artois Presses Université.
- Ballard, Miche (éd). 2005. *La traduction, contact de langues et de cultures : Volume 1*. Artois : Artois Presses Université.
- Boyer, Henri. 2001. « L'humour comme connivence intraculturelle et comme obstacle interculturel » in *Les mots du rire : comment les traduire ? Essais de lexicologie contrastive*. A.-M. Laurian & T. Szende (éds.). Centre de recherche "Lexiques, cultures, traductions", INALCO. Berne : Peter Lang : 35-41.
- Dagher, Nicolas ; DAGHER, Joseph. 2001. « L'humour chez les Arabes : comment le traduire » in *Les mots du rire : comment les traduire ? Essais de lexicologie contrastive*. Centre de recherche A.-M. Laurian & T. Szende (éds.). "Lexiques, cultures, traductions", INALCO. Berne : Peter Lang : 73-85.
- Durieux, C. 2010. « Traduire l'intraduisible : négocier un compromis ». *Meta*, 55 (1) : 23–30. doi:10.7202/039599ar
- Ibrahim, Amr Helmy. 2001. « L'humour encore plus que l'amour : réflexions sur la résistance à la traduction » in *Les mots du rire : comment les traduire ? Essais de lexicologie contrastive*. A.-M. Laurian & T. Szende (éds.). Centre de recherche "Lexiques, cultures, traductions", INALCO. Berne : Peter Lang : 137-153.
- Kleiber, G. 2010. « Proverbes : transparence et opacité ». *Meta*, 55(1), 136–146. doi:10.7202/039608ar

- Ladmiral, J. 2010. « Sur le discours méta-traductif de la traductologie ». *Meta* 55(1), 4–14. doi:10.7202/039597ar
- Mejri, S. 2010. Traduction et fixité idiomatique. *Meta*, 55(1), 31–41. doi:10.7202/039600ar
- Mogorrón Huerta, P. 2010. « Traduire l'humour dans des films français doublés en espagnol ». *Meta* 55 (1) : 71–87. doi:10.7202/039603ar
- Petit, Gérard. 2001. « Les mots de l'humour : une catégorie lexicale ? » in A.-M. Laurian & T. Szende, édés, *Les mots du rire : comment les traduire ? Essais de lexicologie contrastive* (Centre de recherche “Lexiques, cultures, traductions”, INALCO). Berne : Peter Lang : 309-319.
- Sfar, I. 2010. « Figement et incorporation : l'établissement d'un concordancier bilingue (français-arabe) ». *Meta* 55(1) : 158–167. doi:10.7202/039610ar